

Franc-Comtoises d'ici et de là-bas
Lecture de parcours de femmes sur le Site Migrations de
Besançon

Intervention de Soumya Ammar Khodja, écrivain,
dans le cadre du

Colloque Transdisciplinaire intitulé :
Les Affranchies : Franc-Comtoises sans Frontières

organisé par l'Université de Franche-Comté,
Faculté des Lettres, Laboratoire EA 3224 (CRIT) Pôle Gender :
« Corps, maison, pays : espace de la construction de
l'identité sexuée »
Vendredi 17 juin et samedi 18 juin 2011, à Besançon.

En prologue

Crée par le Centre Communal d'Action Sociale de la Ville de Besançon, en partenariat avec l'Université de Franche-Comté, le Site Migrations de Besançon existe depuis l'année 2007. A ce jour, il est l'unique expérience en Europe.

« Connaître une population, c'est aussi connaître les vagues migratoires qui se sont succédé et qui la constituent... Apporter de la connaissance, ancrer les parcours individuels dans l'histoire collective, restituer la complexité des faits... » Tels sont, parmi d'autres, les objectifs assignés au Site. Résolument collaboratif, c'est-à-dire en constante interaction, il n'est surtout pas statique et définitif.

La communication qui suit est le résultat d'une première tentative d'analyse d'un corpus appelé, selon les apports futurs, à s'agrandir, s'enrichir, se complexifier.

Il s'agit donc de récits de vie, de paroles vives, recueillis, retranscrits et publiés en ligne sur le Site Migrations de Besançon, sous forme de textes titrés, signés par ceux, plutôt celles, qui rapportent les propos. Propos de femmes déclinant leur identité, leur âge et leur pays d'origine. Parfois le témoignage est anonyme. Des récits existent également sous forme de vidéo, avec voix et visages ou sous forme uniquement sonore, voix qui raconte, expose.

Ces textes figurent généralement dans la Rubrique Femmes, appartenant à une plus large Rubrique : Familles.

Allant d'un texte à un autre, écoutant, y revenant plusieurs fois de suite, et tout en restant en résonance avec l'intitulé du Colloque, j'ai pu dégager des figures, des

postures communes, à travers les différences mêmes des situations vécues par ces femmes. Pour cette raison, qui s'est imposée fortement, et pour celles inhérentes au cadre et au temps imparti à l'intervention, j'ai resserré mon propos, m'appliquant à faire ressortir ces figures et postures.

J'aimerais ajouter que *Franc-Comtoises Sans frontières* rappelle que quelles que soient les circonstances d'une présence dans un lieu, le lieu imprègne la présence et vice-versa. Cette imprégnation n'a pas toujours besoin de se démontrer par des papiers administratifs.

Ouverture

D'un pays à un autre, d'une ville à une autre, de centre d'hébergement à un logement, d'une langue à une autre, d'un statut matrimonial à un autre, d'une situation professionnelle à une autre, de la guerre à la paix, de la paix à la paix, les femmes venues d'ailleurs pour maintes raisons (économiques, conjugales, sécuritaires, politiques), de migrations anciennes s'inscrivant dans l'histoire des familles ou plus récentes, les femmes venues d'Algérie, du Maroc, de Madagascar, d'Italie, d'Espagne, de Géorgie, du Caméroun, d'Afrique Centrale, de Bosnie, de Taïwan, de Macédoine, du Sri Lanka... et habitant Besançon ont la particularité de se situer dans un entre-deux mais aussi dans son dépassement.

"Traversières"

Elles ne sont pas nées sous le signe de l'immobilité et de l'enracinement. Par les chemins de traverse qui sont les leurs, elles savent, plus que d'autres, que la stabilité du monde est chose relative, que l'évidence est éphémère, que rien n'est donné et que tout est révisable, jusqu'à soi-même.

Elles traversent les frontières, conquièrent la langue, au moins la langue parlée pour commencer ; dans le vif de la nécessité et de la survie : "J'ai appris le français toute seule. Au début, je faisais des gestes, des dessins pour me faire comprendre. Mon accent faisait rire mais en gros, on me comprenait!"¹

Avant d'y arriver, certaines connaissent l'emmurement, l'absolue solitude, vivent des situations qui deviennent blessure indélébile dans leur mémoire. Quand elles franchissent le mur de la langue, elles en sont très fières.

1 Texte *Je voudrais travailler*, Propos de Nadia, originaire de Géorgie

Apprivoisement et connaissance...

Elles apprivoisent, s'approprient lentement les lieux, selon leurs possibilités, leurs stratégies, les rencontres, les structures d'entraide.

Elles se forgent un tempérament de fer, une carapace épaisse, non seulement pour circuler dans la forêt administrative, avancer de sigle en sigle mais aussi pour entendre des propos désobligeants sur leur situation de migrante et de demandeuse mais aussi pour supporter des gestes problématiques de la part de ceux qui donnent d'une main et griffent de l'autre.

En situation de fragilité, d'instabilité, elles sont aux premières loges pour avoir un aperçu des facettes contrastées constituant les humains. Par expérience concrète et non par supputation métaphysique, elles découvrent que la malveillance peut prendre le masque de la bienveillance et acquièrent un sens aigu de l'obligation de la préservation de soi : "... se battre pour rester une personne à part entière, ne pas être dépossédée de sa vie sous prétexte que d'autres savent et donc s'arrogent le droit de faire et parler à votre place. Pouvoir faire soi-même toutes ces démarches administratives qui vous donnent une existence. Garder son entière autonomie."²

De même qu'elles apprennent que la générosité, la confiance des uns rattrapent les vexations, les attitudes ambivalentes des autres. Cette générosité lumineuse et sans calcul qui leur inculque énergie et patience, grâce à laquelle elles ne désespèrent pas de l'humanité et d'elles-mêmes.

Ainsi, dans la phase critique, névralgique qui se situe entre *là-bas* et *ici*, entre le lieu récemment quitté et le lieu où elles atterrissent, elles prennent vite conscience que le premier espace à sauvegarder, à resserrer est soi (son intégrité, sa peau, son premier territoire). Pour affronter, faire face, installer, consolider.

Conquête

Des femmes avec l'expérience, l'aventure de la migration, s'arrachent à leur passivité sociale et conjugale, conquièrent leur autonomie. A elles seules, à l'échelle individuelle, elles reconstituent des étapes du combat historique des femmes pour leurs droits.

En travaillant (durement en usine), en gagnant leur propre argent, en s'habillant selon leur goût, en refusant de

2 Texte *Je crois que je deviens de plus en plus bisontine*, Propos anonymes, originaire d'Algérie

subir la violence de l'époux. Cela prend des années, une vie, tant il n'est pas aisé d'aller au-devant de sa liberté : "Aujourd'hui que je suis en instance de divorce, je sors, je fais mes démarches toute seule. Je commence à connaître les magasins, les gens. Aujourd'hui, je suis libérée, mais au prix de tant de souffrances et de tant de maltraitance. Même si ma santé s'est beaucoup fragilisée à cause de tout ce que j'ai vécu, je vis. Et tout en cadrant bien mes enfants je leur apprend la liberté."³

Il est d'autant plus remarquable que cette femme qui divorce, utilise l'image des épousailles pour dire la nécessité de s'adapter à la société française : "Nous sommes en France, donc il faut épouser la France"

Dans ce parcours précis, la France "terre de la descente aux enfers" (assujettie au mari jaloux qui la battait) devient progressivement la terre où elle naît à la liberté, pour l'exercer et l'enseigner !

Des ponts

Lorsqu'elles ont affermi leur pas sur le sol franc-comtois, des femmes pensent à retrouver, à maintenir le lien avec leur pays, leur ville, leur village d'origine, devenant des relais. Ainsi, elles fondent (ou contribuent à fonder) des associations culturelles (par exemple, d'enseignement de la langue chinoise et de la calligraphie) et d'entraide.

Selon les projets, les moyens financiers et humains, l'efficacité de ces associations est certainement très nuancée. Il reste qu'elles sont l'expression de la volonté d'établir des ponts effectifs - affectifs ! - des couloirs de circulation entre leur ailleurs et leur ici. Que l'ailleurs n'appartienne pas au passé mais reste aussi dans le présent de *l'ici et maintenant*.

En gardant leur âme

Porteuses de l'ailleurs et de l'ici, d'une autre langue, d'une autre culture, les femmes aménagent, concilient, ne se perdent pas, ne se démontent pas mais démontrent que les identités ne sauraient être fermées. D'âges, de conditions sociales et culturelles différents, elles déclarent : " Je suis devenue française en gardant mon âme russe et je ne crois pas que mon identité ait changé"⁴ "Je me suis très rapidement intégrée tout en gardant ma culture et ma religion"⁵ "Je crois que je me sens de plus en plus

3 Texte *Nous sommes en France donc il faut épouser la France*, Propos de Fatima, originaire d'Algérie

4 Texte *La cinquantaine et l'accent slave : pas de travail*, Propos anonyme, d'origine russe, la cinquantaine

5 Texte déjà cité : *Epouser la France*, Fatima, originaire d'Algérie.

bisontine"⁶

Au nom des enfants

Des mères de famille s'initient aussi à l'exercice non anodin du renoncement, pour assurer aux enfants la quiétude nécessaire, pour leur faciliter, accélérer leur immersion dans la société d'accueil.

C'est pour eux qu'elles serrent les dents, affrontent les remontrances de toutes sortes, subissent les gestes problématiques, se gardent du désir d'emprise d'autrui sur leur personne. Vivent au rythme de l'urgence, de l'essentiel qui s'incarnent dans leurs enfants et leur sauvegarde. Font face à leur déclassement professionnel et cherchent du travail, quel qu'il soit.

Rêvent-elles ? "Je n'ai pas de rêve! Je suis réaliste, je préfère travailler. Je ne voudrais pas reprendre des études qui ne se terminent pas sur du travail. Je suis dans le présent. Si je rêve, je rêve pour les gosses et je me bats contre les obstacles administratifs."⁷

Gâchis

Hormis ses réponses à l'urgence vitale, il arrive que la société d'accueil ignore ce que pourrait apporter ces femmes, en termes de compétence, d'énergie, d'enthousiasme. Ces femmes, y compris les plus diplômées, maîtrisant la langue française à tous points de vue, n'aiment pas, déplorent la situation d'assistantat, d'amoindrissement, de parcimonie auxquelles certaines d'entre-elles sont assignées, regrettent l'énorme gâchis, de part et d'autre. Dans cette perspective, leur avis est qu'elle n'ont pas trouvé leur place.

Pont cassé

Alors que des femmes s'appliquent à élaborer des contacts dynamiques, ou s'y essayent, entre le pays d'accueil et le pays d'origine par le biais d'associations, d'autres ont une vision, une réflexion - un constat - sans concession, parfois douloureuse, sur la trace, les traces qu'elles ont laissées derrière elles : "lentement, insidieusement notre empreinte s'efface et il en faut du temps pour qu'elle s'inscrive dans notre terre d'accueil"⁸. "Nos traces au pays s'effacent par la longue absence. Je suis sur un pont cassé. J'ai quitté une rive sans pouvoir joindre l'autre bout, car

6 Déjà cité, anonyme, originaire d'Algérie

7 Texte déjà cité *Je voudrais travailler*, Nadia, Goergienne, d'origine arménienne.

8 Texte *Je crois que je deviens de plus en plus bisontine*, déjà cité, anonyme, d'origine algérienne

ici je ne suis pas reconnue. Ceux qui sont restés croient que je suis arrivée ..."⁹.

C'est quoi le pays ?

Elles revisitent la notion d'appartenance par rapport à un pays. Le pays est-il exclusivement le pays natal ou celui où l'on s'installe, où l'on construit, malgré les difficultés, les obstacles, une autre existence et qui devient *le pays de cœur*, selon les termes de l'une d'elles?

En relation avec l'Histoire, Les Algériennes en particulier ont une claire idée des raisons de leur décision d'adopter la nationalité française : "Pourquoi avoir demandé la nationalité française ? Tout simplement, parce que cette démarche fait partie naturellement d'un processus de reconnaissance et d'appartenance au pays qui, désormais, est le mien. C'est aussi dire à mes enfants c'est ici, notre, votre port d'attache." Et de conclure, un brin malicieusement : "Au fait, en parlant d'Histoire : je n'ai pas été naturalisée française, mais réintégrée dans la nationalité française puisque je suis née sur un territoire français."¹⁰

Ce petit bout de moi

Parce qu'elles ont été aux prises avec l'arrachement, le départ, l'exil, *la page déchirée, la page tournée*, elles inventent le ré-enracinement, l'arrimage, remettent en question la linéarité, détournent l'ordre de la transmission : "La naissance de ma première petite fille gardera à jamais pour moi une extrême importance. Ce petit bout de chou, ce petit bout de moi est ma première racine dans ce pays. Désormais, je me sens enracinée."¹¹

Accrues

Ces femmes qui viennent d'ailleurs, intervenant dans le tissu social et politique de la ville, ont une réflexion enrichie du terreau de leur double culture. Entre autres, sur la conception du temps régissant la qualité des relations humaines dans une société, l'une d'elle dit : "Ici tout se formalise, on doit se téléphoner pour se rencontrer, on dérange facilement, même dans les relations toutes simples de l'amitié. Par respect pour ma 2^o culture, je le fais, mais je perds en relations humaines"¹²

9 Texte *Je suis un pont cassé*, Propos de Pauline Harris, originaire du Libéria .

10 Texte *Devenir français, est-ce juste obtenir des papiers ?* Farida Touati, d'origine algérienne.

11 Texte, idem.

12 Texte *Valérie Hincelin, citoyenne sans frontières*, originaire de Centrafrique, adjointe au maire de Besançon.

Ayant fait le choix de l'autodétermination, de l'indépendance pour être à même d'élaborer leur choix de vie, elles pensent, proposent des stratégies qui aideraient les jeunes générations issues de familles migrantes à bien vivre, à être bien dans leur peau - et cette notion de peau n'est pas anodine, à plusieurs titres - à trouver leur place.

La double culture, l'expérience de l'exil, de l'urgence, de la traversée de la solitude, la nécessité économique font qu'elles ont une vision immédiate, dense de l'esseulement des vieilles personnes en France.

Cette vision exprimée au ras du réel pose question sur la conception de la vieillesse, et donc de la personne humaine, dans une société moderne : "Quand il est mort, ça m'a fait mal. Je m'étais attachée à lui. C'est moi qui l'ai trouvé. Je pense que le médecin ne l'a pas bien soigné. Je m'étais attachée à lui. Je le gâtai. Je lui faisais des crèmes renversées, des petits gâteaux. Personne ne venait le voir. Il n'avait pas d'enfant."¹³ "J'ai travaillé quelques jours dans une maison de retraite. Je n'ai pas supporté (...) Le plus dur, c'était de voir des personnes qui ne voulaient pas être à la maison de retraite et qui y étaient malgré elles, à leur grand désespoir. Une fois, j'ai vu une vieille femme s'accrocher aux mains de sa fille venue la visiter et qui la suppliait de ne pas la laisser. C'était insupportable. Pourquoi mettre ses vieux parents en maison de retraite? Tout mais pas ça!"¹⁴

leurs

mots

français

Avec leurs mots, langue française étendue, possédée dès le commencement ou acquise au fil de l'apprentissage de l'exil et de l'installation en Franche-Comté, elles ont des formules intéressantes pour signifier la souffrance de l'analphabetisme : "Je suis une éponge sèche", la cassure existentielle : "Je suis un pont cassé", le désespoir transmué en élan vital, créateur : "Sang de la naissance, encre de la vie", le refus viscéral, absolu de la dépendance qui humilie et broie : "Je dis à ma fille : bats-toi pour faire partie de ceux qui décident", un principe et un droit fondamental : "Équité"...

Citoyennes du monde

Au bout du temps, ce temps qui passe si lentement et si

13 Texte *Je suis née à Madagascar*, Propos de Jessy Nunn

14 Texte *Je voudrais travailler*, déjà cité, Propos de Nadia, originaire de Géorgie

vite, elles affirment : "Besançon, c'est ma ville. J'y suis depuis quarante sept ans (...) Je suis contente d'être en France"¹⁵ "Je crois que je deviens de plus en plus bisontine" "Je ne regrette pas d'être venue en France, au contraire".

Parmi elles, une plasticienne d'origine polonaise qui voit de sa fenêtre la Citadelle de Besançon et la peint, telle qu'elle la ressent selon les heures du jour, les saisons du temps et de l'âme.

Ces femmes venues d'ailleurs, implantées à Besançon, en Franche-Comté ont toutefois acquis le sens de la relativisation, la connaissance de *l'insoutenable légèreté de l'être*. Accrues, elles n'oublient pas que toute existence, quelles que soient ses apparences de pérennité, se caractérise par le passage. Affranchies de certitudes trompeuses, elles relativisent l'appropriation du lieu, l'identification au lieu, aux limites, aux frontières.

Vigilantes, interrogeant un peu plus que d'autres les évidences, se refusant aux étiquettes et aux assignations identitaires de toutes sortes, elles ont le sens de l'ouverture et se ressentent, se déclarent citoyennes du monde.

Soumya Ammar khodja
Besançon, juin-juillet 2011

15 Texte *Madame Boulanouar venue du Maroc en 1960*, Propos d'Amina Boulanouar